



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.

Robe d'Organdie garnie de plis et d'entre-deux brodés, Chapeau de crêpe lisse garnie d'une guirlande de coques en gaze, Ruban posé à plat sur les nœuds de gaze.

PETIT
COURRIER DES DAMES,



OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois ..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

HEUREUSE la mère, dont la jeune fille, modeste dans ses goûts, ne cherche à parer sa beauté que par une mise dont la simplicité relève encore les charmes! Heureuse la mère, dont la jeune fille, assez raisonnable pour ne point envier le luxe des colifichets inventés par la mode, assez coquette cependant pour désirer embellir la nature par les accessoires d'une toilette gracieuse, sait avec adresse tirer parti des plus légers tissus pour en composer elle-même un vêtement plein de fraîcheur

et d'élégance! et, bien plus heureux encore le mari qui posséderait un si précieux trésor, dit en soupirant le monrose Dorval, qui réfléchissait aux dépenses excessives où l'entraînaient chaque jour les goûts extravagans de sa femme. Dorval, très-bon mari d'ailleurs, ne quittait jamais M^{me}. Dorval; mais le matin même, fatigué des séances qui avaient eues lieu entre sa femme, des couturières et des modistes dont sa maison avait été remplie, il s'était échappé, au travers des monceaux de gaze, de plumes, de rubans qui encombraient des appartemens, pour venir respirer librement l'air embaumé de la campagne. En traversant les Champs-Élysées, il aperçut la jeune Anaïs : sa mise si jolie et si simple à la fois, l'entraîna dans une comparaison qui, nous devons l'avouer, ne fut pas à l'avantage de sa femme; celle-ci payait au poids de l'or tous les brillans ornemens qui composaient sa toilette : la gentille Anaïs, au contraire, disposait elle-même avec adresse, soit la coupe d'un corsage gracieux, soit les plis onduleux d'une garniture légère. Ses jolis doigts dessinaient et formaient ces broderies dont la mode aujourd'hui vient d'établir la vogue. Le jour où Dorval la rencontra, elle portait une robe en organdie. Trois rangs de doubles plis en formaient la garniture; chacun de ces plis était séparé par des étoiles brodées en laine de couleur, une petite broderie en plumetis entourait le collet et le devant de son canezout, dont la coupe était délicieuse; une guirlande en coques de gaze sur laquelle on voyait un ruban posé à plat ornait la tête de son chapeau de gaze. En voyant cette jeune Anaïs si jolie dans la simplicité de sa parure, le pauvre Dorval soupira de nouveau, et ne put-s'empêcher de répéter encore l'éternel refrain de sa morale. « Heureuse la mère d'une aussi modeste et si charmante créature! etc., etc. »

— Le froid a fait reprendre momentanément les toilettes d'hiver. Dans les derniers beaux jours d'été dont nous avons joui, on avait aperçu quelques rayures de couleur au bas des robes blanches; ces rayures étaient tissées dans l'étoffe, et placées ainsi que l'on a posé nouvellement les biais de quelques robes; c'est-à-dire, trois plis rapprochés vers le bas du jupon, deux plis un peu plus haut, à la distance d'une main de séparation; enfin un seul plis au-dessus en observant encore la même dimension pour la séparation du dernier plis.

— Quelques robes habillées en étoffes de soie, ont le cor-

sage coupé en cœur ou plutôt en forme polonaise; les deux côtés du devant, à partir de l'épaule jusqu'au bas de la taille, sont très-étroites et réunies par des pattes de la même étoffe que la robe. Ces pattes traversent la poitrine et laissent apercevoir l'élégance de la chemisette qui se fait en tulle ou en point *ad libitum*.

Les plumes se disputent encore aux fleurs pour l'ornement des chapeaux; on les pose toujours à la folle; c'est-à-dire, se séparant vers le milieu, et tombant de droite et de gauche sans régularité; mais les fleurs, et surtout les gazes et les rubans, sont généralement adoptés pour les chapeaux demi toilette.

— On reporte des botines en toile et batiste écruë, quelques élégantes les ont en soie.

— Nous ne voulons pas attendre au 25 pour annoncer aux hommes la bizarrerie d'un nouveau genre de costume. Il consiste à porter le gilet de la même étoffe et de la même rayure que le pantalon; de sorte que, par la disposition et l'uniformité de ces raies, à une certaine distance, on croirait presque apercevoir les jolis zèbres de la ménagerie.

— Les parasols les plus distingués sont en soie blanche; quelques-uns ont une riche monture d'acier.

RÉFLEXIONS D'UN JEUNE HOMME

A SON ENTRÉE DANS LE MONDE.

Nos premiers pas dans le monde sont ordinairement timides; cette première démarche est toujours précédée d'inquiétudes et d'agitations; il en coûte pour rompre ces liens si tendres à notre enfance; il semble que notre innocence présente l'écueil où nous allons l'exposer. Mais cette perplexité s'accroît surtout, lorsque notre but, en entrant dans ce tourbillon, est d'y chercher ce qu'on appelle la *Fortune*. Ce tableau est tracé d'une manière bien intéressante dans le morceau suivant: c'est l'expression naïve et touchante d'un jeune homme, qui, élevé dans les champs par des parens honnêtes qu'il vient de perdre, prend la cruelle résolution d'abandon-

ner leurs foyers pour aller à la capitale. « Que devenais-je, et quel était mon sort, moi qui sortais d'entre les mains d'un père qui m'avait conduit; sous les yeux duquel j'étais doucement accoutumé à vivre; sur qui je me reposais de ma sûreté, du soin de ma personne, et qui, en tout ce qui me regardait, avait pensé, délibéré pour moi; qui, dans toutes les peines que je lui avais données, ne m'avait demandé pour ma part que d'être docile aux conseils que sa tendresse lui inspirait pour moi. Ce père n'était plus, et ma sœur, qui, depuis sa mort, me semblait l'unique personne à qui la mienne fût encore quelque chose qui empêchait que je ne fusse absolument seul dans le monde, enfin, dont la compagnie avait soulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étaient arrivés, j'allais aussi la perdre cette chère sœur; et dans une heure il n'allait plus me rester que moi pour moi-même; et qu'est-ce que c'était que moi?..... Je succombais sous toutes ces idées-là; je me croyais perdu, je craignais tout sans savoir pourquoi, sans avoir d'objet fixe; je me regardais comme un homme entouré de périls, et mon esprit était dans un engourdissement qui me faisait des monstres de tout ce que je voyais.... J'avais plus de cent lieues à traverser pour arriver à Paris; ce n'est rien que cela pour un homme qui a quelque usage de la vie; mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avait jamais vu plus de six lieues d'étendue! Que de mouvemens à se donner, et quel objet d'épouvante que tous ces mouvemens pour qui ne connais rien, et qui sort d'une éducation aussi paisible que l'avait été la mienne!.... Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une somme d'argent assez médiocre, quittant un pays d'où je n'étais jamais sorti, où je ne laissais personne qui pût se ressouvenir de moi qu'une sœur qui était morte pour le monde, et que suivant toute apparence je ne reverrais jamais!.... D'un côté, je voyais le couvent qui l'enfermait pour toujours; de l'autre, dans la campagne, je voyais l'endroit où mon père et ma mère venaient d'être si récemment, et presque coup sur coup, enterrés tous deux.... Leur fils, autrefois l'objet de leurs soins et de leur complaisance, sans secours maintenant, sans expérience, et comme un enfant sans aveu, traversait en fugitif cette campagne qui ne lui offrait plus de retraite, et s'en allait servir de jouet à la fortune.... Je passais

par des lieux où je m'étais promené avec mon père... Nous nous arrêtions souvent ici, me disais-je, nous nous sommes souvent assis dans cet endroit; je m'y ressouvenais même des discours qu'il m'avait tenus, je croyais encore entendre sa voix; mon fils, ce nom si tendre.... frappait encore mes oreilles: hélas! c'en était fait, personne ne devait plus m'appeler ainsi, je n'étais plus sur la terre qu'un malheureux inconnu, je n'avais plus que des ennemis dans le monde; car n'y tenir à qui que ce soit, c'est avoir à y combattre tous les hommes, c'est être de trop partout... Cependant j'avais, ma douleur et ma tristesse s'augmentaient à mesure que je m'éloignais davantage; je me retournais à tout moment, je craignais de marcher, je ne pouvais renoncer à des objets qui me tuaient, et je mourais de penser que bientôt je ne les verrais plus... Quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étaient si chers, et que l'éloignement où je me trouvais eût rompu, pour ainsi dire, le commerce que mes yeux et mon cœur aimaient à avoir avec eux; je fus à l'instant saisi de je ne sais quel esprit de défiance.... j'éprouvai partout que les hommes prodiguent tout à qui a beaucoup, négligent celui qui a peu, et refusent tout à qui n'a rien. « Quiconque aura connu le malheur dans sa jeunesse, reconnaîtra dans ses détails si naturels une partie de son histoire. »

VARIÉTÉS.

TOUT le département de l'Est est en rumeur par l'apparition d'un monstre *furieux* qui, depuis le règne de Thésée, n'a jamais été vu sur aucun rivage; on ne sait dans quel rang placer cet effrayant animal. Les uns disent qu'il ressemble à un crocodile, d'autres qu'il a la forme d'un serpent; comme la terreur grossit toujours les objets, il est impossible de rien prononcer jusqu'à l'arrivée de la dépouille de ce monstre, qui doit être envoyée au Cabinet d'histoire naturelle. Mais c'est peut-être le cas de dire ici, *qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre.*

— « Un négociant de Palerme était pressé de se rendre à Catane pour une affaire importante. Ayant de l'argent et des

effets pour une très-grande valeur, il se rend au bureau central des voleurs, pour y acheter une sauve-garde. On lui fait payer le droix fixé, et on lui dit que pour quelque chose de plus, on le fera accompagner par un *notable* de la société, afin de le mettre plus sûrement encore à l'abri de tout danger. Il accepte. Arrivé à un passage difficile dans la chaîne de l'Etna, sa voiture est arrêtée par deux bandits armés jusqu'aux dents. Il exhibe son sauf-conduit; on le lui rejette avec dédain, et on lui signifie qu'il faut donner son argent ou quitter ce monde. Le compagnon était d'une tranquillité désespérante. Le négociant invoque sa loyauté, et il ne reçoit que cette réponse : « Donnez votre bourse à ces messieurs, et descendez pour qu'ils visitent la voiture. »

Les deux voyageurs mettent pied à terre. Le conducteur prend un sac de pièces d'or, et le laisse tomber comme par maladresse. Les deux bandits fondent à l'envi sur cette riche proie; et aussitôt, pendant qu'ils ont la tête baissée, deux coups de pistolet les étendent morts. « Apprenez, Monsieur, dit le conducteur, que c'est ainsi que nous faisons la police parmi nous, quand il s'y trouve des coquins. Vous avez payé la taxe pour aller à Catane, et, foi de bandit, vous y arriverez sain et sauf. »

— On raconte qu'à une représentation de *Britannicus*, un grenadier qui était à son poste dans la salle, suivant l'usage du tems de Louis XIV, fut si indigné de la perfidie de Narcisse, qu'il coucha en joue ce scélérat, et fut sur le point de lâcher son coup de fusil, et de tuer l'acteur qui jouait ce rôle odieux.

— Prévile eut, dans ce genre, un triomphe en-ore plus beau peut-être. Il allait entrer pour jouer le rôle de Larissolle (dans le *Mercure Galant*), sur le théâtre de la Cour. Un factionnaire qui était placé dans la coulisse, le prit réellement pour un soldat ivre, et l'arrêta en lui disant : *Pour Dieu, camarade, ne passez pas dans l'état où vous êtes; vous me feriez mettre au cachot.*

DANS la saison des fleurs, les dames nous sauront gré, sans doute, de leur indiquer un moyen facile pour conserver de jolis bouquets, qui reprendront au milieu de l'hiver, tout l'éclat et la fraîcheur des roses printanières. Ce procédé est indiqué dans le journal du Loiret, d'où nous en avons transcrit la *recette*.

Choisissez sur la tige des fleurs que vous voulez conserver, dans le tems où elles commencent à passer, les boutons les mieux formés, et prêts à s'ouvrir; coupez-les avec des ciseaux, en leur laissant une queue d'environ trois pouces; bouchez l'extrémité de la queue avec de la cire d'Espagne. Laissez faner les boutons, et enveloppez-les ensuite, chacun à part, dans du papier blanc et bien sec; après quoi vous les serrerez dans une boîte ou tiroir. Lorsqu'on veut les faire éclore, en quelque tems de l'hiver que ce soit, on doit, la veille, couper le bout au-dessus de la cire d'Espagne, et le mettre tremper dans une carafe, ou autre vase plein d'eau, où l'on mettra un peu de nitre. Le lendemain, on verra les boutons s'ouvrir, s'épanouir avec leur couleur vive, et reprendre leur odeur naturelle.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation de *Virginie*, Tragédie lyrique en trois actes.

CETTE représentation a été très-brillante, le succès de ce nouvel opéra n'a pas été un instant contesté. Nous donnerons incessamment l'analyse de cette production tragi-lyrique de MM. Désaugiers et Berton. M. Désaugiers nous a prouvé qu'il pouvait exceller dans plus d'un genre, et que son génie flexi-

ble savait également toucher le cœur et plaire à l'imagination ; la musique a justifié tout ce que l'on pouvait attendre de l'auteur de Montano.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Première représentation des *Amours de Village*, Vaudeville en un acte.

A l'exemple de bien d'autres amours, *les Amours de Village* offrent d'abord deux jeunes gens passionnés dans leurs sentimens, timides dans leurs espérances, et cachant à leurs parens l'affection qui les unit. Mais ces parens peu pénétrants ne s'étant point doutés de leur attachement, et désirant les marier ensemble, imaginèrent un singulier stratagème pour faire naître leur amour ; ils leur défendirent expressément de se voir. Gros René, craignant que ce moyen ne fût point suffisant encore, veut en employer un plus décisif. Il profite de l'arrivée de M. Dutrec qu'il présente à sa fille comme l'époux qu'il lui destine. Bien que marié, M. Dutrec se prête à ce moyen ; de son côté, M^{me}. Dutrec consent à ce que Simonne déclare à son fils qu'il doit l'épouser sous peu de jours. Mais les jeunes gens découvrent la ruse, s'amuse à leur tour à mystifier les vieux époux, qui ne peuvent sortir de l'embarras où ils se trouvent qu'en dotant les jeunes gens, qui prouvent à leur famille qu'elle s'était donné beaucoup de peine pour arriver à un but vers lequel leurs cœurs marchaient depuis long-tems d'intelligence.

Ce Vaudeville a réussi, sans cependant offrir un cadre entièrement neuf. Mais la jolie voix de M^{lle}. Jenny Colon, et l'ensemble du jeu des acteurs ont contrebalancé quelques légers signes d'improbation qui se sont manifestés dans le courant de la pièce. Les auteurs de ce Vaudeville sont, messieurs Francis et A. Dartois.

A ce Numéro est jointe la planche 140.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.